Guillaume d'Angleterre, un anti-roman byzantin ?

Christine Ferlampin-Acher, université Rennes 2, CELLAM, Institut Universitaire de France

Guillaume d'Angleterre n'a rien d'oriental[1]. En témoigne l'onomastique, qui, à côté de Bristol ou Galvaide, ne nous livre qu'une référence à *Halape* (Alep, v. 2271), mentionné comme horizon lointain au subjonctif imparfait : c'est le lieu où se vendent et s'achètent les *millor* marchandises (v. 2271). S'il est question de *Troies*, c'est de la ville de Champagne et non la cité antique qu'il s'agit, en contexte avec Provins et Bar. *A priori* l'exemple de *Guillaume d'Angleterre* est bien mal choisi pour étudier la rencontre de l'Est et de l'Ouest, de Byzance et de l'Occident. Il eût été certainement été plus probant de nous pencher sur les romans antiques ou les récits dits « byzantins », comme *Floire et Blancheflor*, ou *Eracle* de Gautier d'Arras, ou bien encore sur des récits consacrés à un héros grec, comme Alexandre (sans oublier le *Florimont* qu'Aimon de Varennes prétend avoir rapporté de Philipolis), voire même sur les romans arthuriens, qui grâce au transfert du Graal, mettent, à la faveur des *translationes imperii et studii*, cette rencontre en récit.

Pourtant la critique a souvent mentionné les points communs entre *Guillaume d'Angleterre* d'une part, et la légende de saint Eustache et *Apollonyus de Tyr* d'autre part. Or ces deux histoires, dont l'influence a été durable et diverse tout au long du Moyen Âge[2], ont vraisemblablement, au moins partiellement, une origine grecque, et conservent, au sein de leur narration, un cadre méditerranéen, où résonnent des toponymes comme *Antioche* dans *Apollonyus*, *Egypte* dans la légende de saint Eustache. Comment comprendre l'effacement de l'Orient dans *Guillaume de Palerne* ? Il est plus attendu d'évoquer l'influence d'*Apollonyus*

[1] On se référera à l'édition C. Ferlampin-Acher, *Guillaume d'Angleterre*, Paris, Champion Classiques, 2007. Une bibliographie est donnée p. 69ss.

[2] M. Delbouille pense qu'*Apollonyus* a été largement connu et a joué un rôle important dans le développement du genre romanesque français : « *Apollonius de Tyr* et les débuts du roman français », dans *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, t. 2, p. 1171-1204. C'est aussi l'opinion de G. A. A. Kortekaas, dans l'introduction à son édition (*The Story of Apollonius, King of Tyre : A Study of its Greek Origin and an Edition of the two Oldest Latin Recensions,* Leiden Boston, Brill, 2004). E. Archibald est nettement plus réservée: voir ses conclusions dans *Apollonius of Tyre : Medieval and Renaissance Themes and Variations*, Boydell and Brewer, 1991, p. 61-62. L'histoire d'Apollonyus a donné lieu à plusieurs versions, dont certaines figurent dans de très nombreux manuscrits (*L'Historia Apollonii regis Tyri* se lit dans une soixantaine de manuscrits, six versions en prose française ont été conservées) : sur ce plan le succès est indéniable. On ne peut cependant pas en conclure automatiquement que ce récit a exercé une influence littéraire importante. L'évaluation est rendue difficile par le fait que le succès d'*Apollonyus* a été précoce et qu'il a popularisé des motifs qui sont devenus si banals –inceste, navigation périlleuse, etc…- qu'on hésite à lui en attribuer la paternité dans certains textes, sans oublier que ce récit peut avoir été, dès son origine, une habile conjonction de motifs à succès. La chronologie relative incertaine, la perte de témoins, compliquent la tâche.

sur *Floire et Blancheflor*, dont le cadre est clairement byzantin, que *Guillaume d'Angleterre*[3], qui se déroule exclusivement en Angleterre et en Ecosse. Et pourtant…

On reviendra d'abord sur les sources de *Guillaume de Palerne* pour proposer deux ajustements, portant d'une part sur la réévaluation d'*Apollonyus de Tyr*, considéré à tort selon moi comme une source indirecte, et d'autre part sur les sources hagiographiques, auxquelles il faut ajouter le modèle de saint Clément, dont l'histoire promène ses héros à travers la Méditerranée, à Athènes, dans les îles (Arados, au large de la Syrie actuelle). L'arrière-plan oriental de ces intertextes de *Guillaume d'Angleterre*, bien connus au Moyen Âge, ne pouvait vraisemblablement pas échapper aux lecteurs du XIIIe siècle : ceux-ci n'étaient-ils pas désorientés par cette transposition géographique ? Nous évaluerons dans un premier temps les rapports de *Guillaume de Palerne* avec *Apollonyus de Tyr*, puis avec quelques récits hagiographiques, avant de mettre en évidence le détournement de ces sources, qui pourrait expliquer, au moins en partie, l'effacement du cadre oriental.

I. *Guillaume d'Angleterre* et *Apollonyus de Tyr*

L'*Historia Apollonii regis Tyri*, qui remonte vraisemblablement à un texte grec perdu[4], a connu au Moyen Âge de nombreuses versions, étudiées par E. Archibald[5]. Selon M. Zink et M. Delbouille, ce récit a exercé une influence notable sur la littérature[6]. M. Zink distingue les cas d'influence certaine et directe (*Floire et Blancheflor, Jourdain de Blaye, Daurel et Beton…*) de rapprochements, de « rencontres », plus vagues, autour de l'inceste (*Belle Hélène de Constantinople, Manekine, Roman de comte d'Anjou*) ou dans des récits hagiographiques[7]. Selon lui, l'histoire d'Apollonyus « offre une étroite ressemblance avec celle de saint

[3] Voir F. Gingras, « Errances maritimes et explorations romanesques dans *Apollonius de Tyr* et *Floire et Blancheflor* », dans *Mondes marins du Moyen Âge*, textes réunis par C. Connochie-Bourgne, *Senefiance*, t. 52, 2006, p. 169-185.

[4] Le texte est dité par G. A. A. Kortekaas (*The Story of Apollonius, King of Tyre*, *op. cit.*) et traduit par E. Wolff, *Histoire du roi Apollonius de Tyr,* Paris, Anatolia Editions, 1996. A. A. Kortekaas (*The Story of Apollonius, King of Tyre, op. cit.*) et M. Zink (« *Apollonius de Tyr* : le monde grec aux sources du roman français », dans *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental,* textes réunis par J. Leclant et M. Zink, Paris, *Cahiers de la Villa « Kérylos »,* 16, Paris, diffusion de Boccard, 2005, p. 131-145) pensent qu'*Apollonyus* remonte à un original grec.

[5] Voir E. Archibald, *Apollonius of Tyre : Medieval and Renaissance Themes and Variations*, *op. cit.* On lira la version du XVe siècle dans *Le roman d'Apollonius de Tyr,* éd. M. Zink, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 2006. M. Zink a insisté sur l'importance de ce texte et a souligné son influence sur la littérature européenne, jusqu'au *Périclès* de Shakespeare. La première version française en vers n'existe qu'à l'état de fragment (A. Schulze, « Ein Bruchstück des altfranzösischen Apolloniusroman », dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t . 33, 1909, p. 222-229. Deux autres versions en prose sont publiées : C. B. Lewis, « Die altfranzösichen Prosaversionen des Apollonius-Romans », dans *Romanische Forschungen,* t. 34, 1915, p. 1-277.

[6] Voir M. Delbouille, « *Apollonyus de Tyr* et les débuts du roman français », art. cit., p. 1180-1181.

[7] Ed. cit., p. 32ss. Les rapports entre *Apollonyys de Tyr* et l'hagiographie semblent complexes et ont certainement été réciproques, *Apollonyus* se constituant à partir d'un moule hagiographique et influençant en retour des vies de saints plus récentes.

Eustache, composée en grec au VIIe ou au VIIIe siècle, puis traduite en latin ; par ce biais, elle présente une certaine parenté avec le *Guillaume d'Angleterre*»[8].

C'est sur cette idée d'une influence indirecte (*Apollonyus* a influencé la légende de saint Eustache, qui sert d'intertexte à *Guillaume d'Angleterre*) que je voudrais revenir : il me semble en effet qu'on peut mettre en évidence les traces d'une influence directe d'*Apollonyus* sur *Guillaume d'Angleterre*.

Guillaume, le roi d'Angleterre, quitte son royaume à l'appel de Dieu, en abandonnant toutes ses richesses, et son épouse, Gratienne, enceinte, l'accompagne dans cet exil. Dans une forêt, elle accouche de jumeaux qui, à la suite de diverses péripéties, seront élevés par deux bourgeois, tandis qu'elle-même, enlevée par des marchands, épousera le seigneur de Sorlinc, un vieillard dont elle ne tardera guère à hériter, redevenant *dame*. Son mari est engagé comme serviteur par un bourgeois, sous le nom de Gui, bourgeois pour le compte duquel il se fait marchand. Finalement, les parents et les enfants sont réunis et le roi retrouve son trône, ses fils et son épouse[9].

L'accouchement de la reine donne lieu à une scène étrange. Dans la forêt, le couple est démuni de tout. Le père recueille les deux nouveau-nés dans sa cotte qu'il a partagée en deux, et le lendemain matin, au réveil, la reine est si affamée qu'elle se dit prête à dévorer l'un de ses fils. Effrayé, son mari lui propose de se couper un morceau de cuisse pour assouvir sa faim, ce qu'elle refuse (v. 512-560). Le roi part alors chercher de l'aide, ce qui déclenche la suite des aventures.

Cette scène d'anthropophagie à peine refoulée étonne et l'on peut y lire, selon moi, une évocation cryptée d'une pulsion incestueuse : la faim de la mère pour la chair de ses fils dit, de façon imagée quoique crue, une pulsion sexuelle que le père tente de détourner vers un désir plus avouable, celui de son propre corps d'époux[10]. On ne trouve rien de comparable dans la vie de saint Eustache. Or, comme l'ont montré M. Zink[11] et E. Archibald[12], l'inceste est au cœur de la légende d'Apollonyus, dès la version latine, qu'il s'agisse d'Antiochus, le père de l'héroïne, qui au début du récit viole sa fille, ou d'Apollonyus, qui aurait pu succomber aux charmes de sa fille dont il a été séparé et qu'il retrouve sans la reconnaître[13].

[8] *Ibid.*, p. 38.
[9] Pour un résumé plus complet, voir mon analyse, éd. cit., p. 7-11. Le présent article part d'un certain nombre de remarques figurant dans l'introduction de cette édition.
[10] Sur ce passage, voir mon article « Croquer le marmot dans *Guillaume d'Angleterre* : l'anthropophagie et l'inceste au service d'un détournement parodique de l'hagiographie», dans *Romanische Forschungen,* t. 121, 2009, p. 343-357.
[11] Ed. cit., p. 11-28 : « L'eau et la lumière, l'inceste et l'énigme ».
[12] *Incest and the Medieval Imagination*, Oxford, Clarendon Press, 2001.
[13] Voir M. Zink, éd. cit., p. 67 et p. 210ss.

Dans les deux scènes, il est question de devinettes : Antiochus pose une devinette, en grec, aux prétendants qui veulent épouser sa fille ; plus tard, celle-ci, qui a reçu la mission de divertir son père, lui propose des devinettes[14]. On reconnaît une matrice oedipienne, une configuration qui associe discours crypté, énigme et inceste, et que l'on trouve aussi, en ancien français, dans *Le Roman de Thèbes* et dans *Le Tristan en prose*[15]. L'énigme posée par Antiochus dans le texte latin, *maternam carnem vescor*[16] (traduit dans certains témoins français par *je use de la char de ma mere*[17]), dit l'inceste, figuré par une nourriture contre nature. *Guillaume* reprend l'image gastronomique, inverse la situation (l'inceste père/fille est remplacé par le risque d'un inceste mère / fils) et prend au pied de la lettre l'énigme figurée. L'étonnante fringale maternelle pourrait dans *Guillaume d'Angleterre* renvoyer au folklore universel de l'ogresse, mais la mettre en relation avec l'énigme d'*Apollonyus de Tyr* permet d'éclairer le roman dans son ensemble et d'en proposer une interprétation globale autour du péché de chair, qu'il s'agisse de Guillaume, de son épouse, ou de ses fils[18].

Selon M. Zink, « il est probable que l'énigme d'Antiochus est un remploi et que l'auteur du roman [*d'Apollonyus de Tyr*] l'a emprunté à un texte où il était question d'un inceste mère-fils, peut-être celui d'Œdipe, de même qu'il a peut-être emprunté les énigmes de Tarsia au recueil de Symposius »[19] : « je me repais de la chair de ma mère » convient mieux à un inceste mère / fils de type œdipien qu'à un inceste père/ fille comme celui que commet Antiochus. L'auteur de *Guillaume de Palerne* a pu tirer l'idée du cannibalisme de l'histoire d'Apollonyus et, ayant perçu qu'elle était plus adaptée à un inceste mère/fils, il l'a transposée. Aucun autre intertexte que la légende d'*Apollonyus* ne me paraît pouvoir être mis en avant pour expliquer l'épisode de *Guillaume d'Angleterre*. Dans ce roman, l'errance familiale trouverait dans *Apollonyus de Tyr* aussi bien sa forme générale (la narration successive d'épreuves, entre dispersion et retrouvailles hasardeuses) qu'une scène précise (celle où la mère manque de dévorer ses fils), sans que l'on puisse savoir si l'auteur avait accès à la version latine ou à la version française fragmentairement conservée[20], voire à un autre témoin

[14] *Ibid.*, p. 22-23. Sur ces énigmes, voir E. Wolff, « Le rôle de l'énigme dans l'*Historia Apollonii regis Tyri* », dans *Revue de philologie, de littératures et d'histoire anciennes*, 73/2, 1999, p. 279-288.
[15] Voir H. Bouget, *Ecritures de l'énigme et fiction romanesque. Poétiques arthuriennes (XIIe-XIIIe siècles)*, Paris, Champion, 2011, p. 72-83.
[16] *Historia Apollonii*, éd. G. A. A. Kortekaas, aussi bien dans les rédactions A (c. 4, 10-12) que B (c. 4, 13-15).
[17] J. R. Scheidegger, « Pères et filles dans *Apollonius de Tyr* », dans *Les relations de parenté dans le monde médiéval, Senefiance*, t. 26, Aix-en-Provence, CUERMA, 1989, p. 261. On notera que la version du XVe siècle éditée par M. Zink passe sous silence le texte de cette énigme et se contente de mentionner qu'elle est en grec : sur les variantes de cette énigme et de ses traductions, ainsi que sur son interprétation incestueuse, voir M. Zink, *Le roman d'Apollonyus de Tyr, op. cit.,* introduction, p. 16ss.
[18] Voir l'introduction à mon édition cit., p. 24ss.
[19] *Le roman d'Apollonyus de Tyr, op. cit.,* introduction, p. 19.
[20] *Ibid.*, p. 40-41.

perdu. Qu'il s'agisse d'Œdipe et du *Roman de Thèbes*, ou d'*Apollonyus de Tyr*, l'inceste vient d'Orient quand il entre dans la littérature vernaculaire romanesque. *Apollonyus de Tyr* est une source directe de *Guillaume de Palerne* : on pourrait certes supposer que l'auteur roman a emprunté l'anthropophagie pour dire l'inceste à la même source latine que l'auteur d'*Apollonyus*, mais la trame aventureuse des tribulations familiales, commune à *Guillaume d'Angleterre* et *Apollonyus*, conforte l'idée d'une influence directe d'*Apollonyus* sur *Guillaume.* Même si cette trame a été suggérée d'abord par le modèle hagiographique (de saint Eustache par exemple), l'auteur, familier d'*Apollonyus*, a pu transposer l'énigme contenue dans ce texte, intrigante car légèrement inadéquate (et donc à ce titre doublement stimulante) : les points communs entre les diverses tribulations familiales, dans la légende de saint Eustache et *Apollonyus*, incitaient à la transposition[21]. *Apollonyus* n'est donc pas seulement une source indirecte : *Guillaume d'Angleterre* emprunte selon moi directement à ce récit et transpose en Angleterre l'inceste byzantin[22].

II. Saint Eustache et *Guillaume d'Angleterre* : un saint peut en cacher un(e) autre

L'autre source généralement invoquée quand on étudie *Guillaume d'Angleterre* est la légende de saint Eustache[23], qui a vraisemblablement elle aussi une origine orientale[24]. A ce titre, *Apollonyus* apparaît comme une source indirecte de *Guillaume*, dans la mesure où il peut avoir influencé l'hagiographie orientale, et en particulier la vie de saint Eustache[25], même s'il

[21] Dans ce cas l'auteur aurait rapproché deux textes qui, de fait, ont un rapport, que l'histoire d'Apollonyus ait servi de modèle à celle de saint Eustache ou que les deux récits remontent à une source commune.

[22] Des traces de paganisme subsistent dans *Apollonyus,* ce qui suppose un témoin grec perdu, plus ancien que l'Empire byzantin (voir M. Zink, éd. cit., p. 30-31). Cependant les attestations latines les plus anciennes remontent aux IXe et Xe siècles et la forte diffusion de la légende coïncide avec l'Empire byzantin.

[23] Sur cette légende, voir A. Boureau, « Placido Tramite. La légende d'Eustache, empreinte fossile d'un mythe carolingien ? », dans *Annales ESC,* t. 4, 1982, p. 682-699 (p. 683 pour le développement de la légende), A. Boureau, « Narration cléricale et narration populaire. La légende de Placide-Eustache », dans *Les saints et les stars. Le texte hagiographique dans la culture populaire*, études réunies par J. Cl. Schmitt, Paris, 1983, p. 45, A. H. Krappe « La leggenda di S. Eustachio », dans *Nuovi Studi Medievali*, t. 3, 1926-1927, p. 223-258 et A. Monteverdi , «La leggenda di Sant'Eustachio», dans *Studi Medievali,* t. 3, 1909-1911, p. 169-229. On lira la version en vers dans *La vie de saint Eustache, poème français du XIIIe siècle,* éd. H. Petersen, Paris, Champion, 1928, et la version en prose dans *La vie de saint Eustache, version en prose du XIIIe siècle*, éd. J. Murray, Paris, Champion, 1929. Voir la traduction de la version donnée par Jacques de Voragine dans *La Légende Dorée*, trad. sous la direction d'A. Boureau, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2004, p. 881-888.

[24] Voir A. Boureau, « Placido Tramite… », art. cit., p. 689 : « La légende d'Eustache a pu être prélevée dans l'immense trésor de l'hagiographie orientale : rien ne le prouve, mais le romanesque du récit, son caractère familial évoquent bien l'atmosphère byzantine et renvoient peut-être aux antiques légendes indiennes ou grecques ».

[25] La critique relève en général les exemples de saint Eustache, saint Martin, et sainte Marie-Madeleine. Voir M. Delbouille, « *Apollonius de Tyr* et les débuts du roman français », art. cit., p. 1083-1084. Sur Marie-Madeleine, voir G. Huet, « Un miracle de Marie Madeleine et le roman d'*Apollonius de Tyr* », dans *Revue des Religions*, t. 74, 1916, p. 249-55 et E. Pinto-Mathieu, *Marie-Madeleine dans la littérature du Moyen Âge*, Paris, Beauchesne, 1997, p. 144-145 et p. 178.

est difficile d'être affirmatif en l'absence des prototypes et qu'il est parfois plus prudent d'évoquer des « rencontres » et des analogies entre les textes[26].

Les origines de la légende de saint Eustache ne sont pas clairement identifiées : comme le note A. Boureau, « aucun lieu, aucun culte, aucun document ne mentionne le souvenir du saint dans les premiers siècles du christianisme : la première trace de la légende se lit dans le traité *Des Images* de Jean Damascène. […] Des premières traces lacunaires du VIIIe siècle, apparues simultanément à Rome et en Orient, on passe au Xe siècle »[27]. La légende, vraisemblablement d'origine byzantine[28], était bien connue à l'époque de *Guillaume d'Angleterre*. Elle a été diffusée à partir du VIIIe siècle avant de connaître une apothéose aux XIIe et XIIIe siècles : les recueils en latin de Jean de Mailly, Vincent de Beauvais[29], Jacques de Voragine[30], l'incluent, et la plupart des langues vernaculaires européennes l'adaptent. La légende connaît ensuite une désaffection progressive à partir du XIVe siècle[31]. *Guillaume de Palerne* est contemporain de sa vogue[32].

Placide, général de Trajan, se convertit après avoir rencontré le Christ sous la forme d'un cerf portant une croix entre ses bois, qu'il poursuit dans la forêt. Baptisé et ayant pris le nom d'Eustache, il est ruiné par la peste et des voleurs, et s'exile, de nuit. Le capitaine du bateau qui l'emmène en Egypte s'éprend de sa femme et l'abandonne ainsi que ses deux fils sur une terre qui lui est inconnue. Cheminant, il doit traverser une rivière : il fait passer un enfant sur la rive opposée, et alors qu'il revient pour chercher le deuxième, il voit un lion et un loup s'emparer chacun d'un de ses garçons. Il devient paysan pendant quinze ans. L'empereur le fait chercher. Ses enfants ont été élevés par des paysans et se sont engagés dans l'armée romaine. Le capitaine qui voulait abuser de sa femme est mort subitement : elle est devenue une pauvre hôtesse dans la ville où campe l'armée d'Eustache. C'est dans son hôtel que ses fils se racontent leur vie et se reconnaissent. Leur mère identifie son mari comme étant le général des troupes. Peu après, Trajan meurt. Hadrien lui succède et persécute les Chrétiens. Toute la famille d'Eustache subit le martyre.

---

[26] C'est le cas d'E. Archibald, qui intitule un chapitre de son ouvrage *Apollonius of Tyre : Medieval and Renaissance Themes and Variations* « Sources and analogues ».

[27] Voir A. Boureau, « Placido Tramite. La légende d'Eustache, empreinte fossile d'un mythe carolingien ? », dans *Annales ESC,* t. 4, 1982, p. 682-699, cit. p. 684.

[28] Si l'origine strictement byzantine de la légende n'est pas démontrée, elle est vraisemblable. Notons que Jean Damascène, Jean de Damas, était d'une famille chrétienne, grand défenseur des icônes, en conflit, aux côtés du patriarche de Constantinople avec l'empereur iconoclaste Léon III.

[29] Voir Pierre de Beauvais, *La Vie de saint Eustache*, éd. Mauro Badas, Bologna, Pàtron, 2009.

[30] Voir la traduction de cette version dans *La Légende Dorée*, sous la dir. d'A. Boureau, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2004, p. 881-888.

[31] Voir A. Boureau, « Placido Tramite…. », art. cit., p. 683.

[32] On a longtemps daté le texte en fonction de l'attribution à Chrétien de Troyes, très douteuse (voir la conclusion de cet article). Je pense plutôt que ce roman est du XIIIe siècle (éd. cit., introduction p. 35-37).

Les points communs entre la légende de saint Eustache et *Guillaume* sont nombreux. L'exil, à l'appel de Dieu du roi qui renonce volontairement à ses biens, la fuite hors de la ville, la perte de la femme convoitée par un homme d'un rang inférieur, celle des deux fils, dont l'un est enlevé par un loup, l'exercice d'une tâche humble pendant plusieurs années, la prise en charge des garçons, qui ne se savent pas frères, par des parents adoptifs modestes et leur engagement comme soldats, le sort de la mère qui échappe au déshonneur, la reconnaissance de tous et les retrouvailles, l'importance des scènes maritimes, les marins et marchands qui veulent abuser de la mère, sont communs au récit hagiographique et au roman. Dans les deux cas, un songe ou une vision lance le récit[33]. L'importance des scènes impliquant un cerf dans le roman renforce le parallèle.

Le rapprochement de *Guillaume de Palerne* et de la légende de saint Eustache est d'autant plus pertinent que dans le roman nombreux sont les éléments qui créent un horizon d'attente hagiographique[34]. L'ouverture du roman peut orienter le lecteur vers le récit d'une sainte vie : le nom de l'auteur, *Crestiien* (v. 18) (un pseudonyme ?), peut être l'indice d'un enjeu édifiant[35] ; la présentation du roi, sans s'encombrer d'un portrait, ne mentionne que sa foi : (…) *un roi/ Qui moult ama Dieu et sa loi / Et moult honora Sainte Eglise* (v. 19-21). Sa *carité* (v. 27) n'a d'égale que celle de la reine Gratiene, dont le nom rime avec *crestiiene* (v. 35-36). Les époux rivalisent de Charité et d'Humilité (v. 41-47) : tous deux sont assidus à la messe et se rendent aux matines régulièrement. Le miracle ne tarde pas : une voix divine, accompagnée comme il se doit du fracas du tonnerre et d'une clarté éblouissante, engage Guillaume à partir en exil (v. 83-86). A partir de là, le cheminement du roi peut être lu comme celui d'un chrétien, qui renonce à tous ses biens, quitte le siècle après avoir réparé ses torts et connaît errance et tribulations pour la plus grande gloire de Dieu. Sa souffrance, tout comme celle de sa femme, serait celle du martyr[36]. Dans son sillage, d'autres personnages semblent incarner le modèle chrétien, comme le jeune homme à qui Guillaume achète le cor, qui souhaite aller en pèlerinage à Saint-Gilles et distribuer son argent aux pauvres (v. 2104-2108). Par ailleurs, plusieurs motifs peuvent orienter vers une lecture hagiographique, sans référer directement à saint Eustache : l'importance de la chasse évoque saint Hubert (qui fusionnera

[33] Quand Placide raconte à sa femme sa rencontre avec le cerf et le Christ, elle lui apprend qu'elle a eu la nuit précédente un rêve similaire.
[34] Je reprends là l'analyse que j'ai menée dans l'introduction de mon édition cit., p. 15ss.
[35] La critique s'est souvent appuyée sur cet indice pour attribuer la paternité de l'œuvre à Chrétien de Troyes, douteuse selon moi.
[36] Voir B. Cerquiglini, « De la syntaxe au topos : une figure de la souffrance féminine », dans *La souffrance au Moyen Age (XIIe-XVe s.), Actes du colloque de Varsovie octobre 1984*, Varsovie, 1988, p. 227-242 et dans le même volume, M. Zink, « L'angoisse du héros et la douleur du saint : souffrance endurée, souffrance contemplée dans la littérature hagiographique et romanesque (XIIe-XIIIe s.) », p. 85-98.

au XIVe siècle avec saint Eustache) ; le sacrifice du père, prêt à donner sa chair pour ses fils, évoque l'Eucharistie (v. 538-ss)[37] ; le partage du vêtement rappelle saint Martin de Tours[38] et saint Gilles. L'hagiographie recyclant des motifs et des trames narratives, il n'est pas toujours facile d'isoler des modèles. Il n'empêche: *Guillaume d'Angleterre* multiplie les indices renvoyant soit de façon générale à l'hagiographie, soit plus précisément à saint Eustache.

Par ailleurs un autre modèle, que la critique n'a jamais évoqué au sujet de *Guillaume*[39], me paraît pertinent : saint Clément. Dans l'*Itinéraire Clémentin*, un apocryphe du Nouveau Testament, Clément, un jeune philosophe, entend parler de la bonne nouvelle annoncée en Judée, part pour Césarée, rencontre Pierre, qui l'enseigne. Au cours de leurs échanges, Clément raconte la disparition de ses parents et de ses deux frères jumeaux, alors qu'il était enfant, et grâce à l'intervention de Pierre, il les retrouve[40]. C'est sur l'abrégé de cette source, *Les Reconnaissances,* que Jacques de Voragine raconte la vie de saint Clément. Selon A. Boureau, « Les *Reconnaissances* sont le premier grand « roman chrétien »[41]. Conservé dans deux versions grecques, dont l'une a été traduite en latin au Ve siècle par Rufin, ce texte connut un immense succès puisqu'on en conserve 115 manuscrits[42]. E. Archibald a relevé les ressemblances entre *Apollonyus* et les vies d'Eustache et Clément, tout en soulignant qu'il était difficile de parler d'influence ou de sources[43]. En ce qui concerne *Guillaume d'Angleterre*, deux détails me paraissent importants : le motif de la gémellité, absent dans *Apollonyus* et dans la vie de saint Eustache, est présent à la fois dans *Guillaume* et dans la vie de saint Clément, où Faustinus et Faustus, les deux frères perdus et retrouvés par le héros, sont jumeaux ; le nom que prend l'un des deux frères avant d'être reconnu, Aquila, évoque un animal, l'aigle, tout comme celui de Lovel dans *Guillaume* renvoie au loup. Par ailleurs, l'inceste, absent de l'histoire de saint Eustache, est explicitement l'élément déclencheur de l'errance de Clément [44]. Sa mère est harcelée par le frère de son mari. De plus elle invoque faussement un rêve pour pouvoir partir : Guillaume et sa femme partent de même à la suite d'une vision. La conjonction de l'inceste, du songe et de la gémellité est commune à

[37] On trouve aussi une lecture au pied de la lettre de l'Eucharistie sous forme d'anthropophagie dans *Perlesvaus* : voir mon article «*Fausse creance, mauvaise loi* et conversion dans *Perlesvaus* », dans *Le Moyen Age*, t. 111, 2005, p. 293-312.
[38] Voir par exemple *La Légende Dorée, op. cit.,* p. 918.
[39] Mais des rapprochements avec *Apollonyus* et la vie de saint Eustache ont été proposés, qui m'ont guidée.
[40] On trouvera une présentation des versions dans *La Légende Dorée,* Pléiade, *op. cit.*, p. 1461.
[41] *La Légende Dorée,* Pléiade, *op. cit.,* p. 961.
[42] *Les reconnaissances du Pseudo-Clément. Romain chrétien des premiers siècles,* trad. introd. et notes A. Schneider et L. Cirillon, Turnhout, Brepols, 1999.
[43] *Apollonius of Tyre : Medieval and Renaissance Themes and Variations, op. cit.*, p. 35-36.
[44] L'inceste est aussi un événement déclencheur dans la vie du pape Grégoire ou dans celle de saint Alban. Le trait est trop fréquent pour être une preuve définitive.

Guillaume (si l'on accepte la lecture que j'ai proposée du roman) et à la vie de saint Clément. On peut rapprocher la corrélation de l'inceste et de la gémellité de la croyance, médiévale et attestée par le lai de *Fresnes* de Marie de France[45], selon laquelle la naissance de jumeaux ne peut s'expliquer que l'infidélité de la mère : seul le péché peut causer une naissance multiple.

Cependant bien d'autres vies de saints pourraient être rapprochées de notre roman, tant il est vrai que l'hagiographie orientale est riche en périples familiaux et reprend à l'infini les mêmes motifs, les mêmes épreuves, les mêmes configurations de personnages, les mêmes situations. Ainsi Mélanie la Jeune, comme l'épouse de Guillaume, abandonne son rang et ses richesses, à l'appel de Dieu, à la suite d'un rêve : si son histoire est connue en Occident au Moyen Âge[46], on ne la trouve pas chez Jacques de Voragine et elle ne semble pas avoir été aussi répandue que celle de saint Eustache. Cependant si Mélanie a eu des enfants, ils sont morts au moment où elle part avec son mari sur les chemins, et il ne sera pas question d'une famille éclatée et recomposée. Ce rapprochement avec Mélanie suggère qu'il est risqué de parler d'emprunts car il a existé des schémas et des motifs récurrents dans l'hagiographie orientale.

L'origine de ce fonds narratif est incertaine. Pour E. Archibald, « Clement, Eustace and Apollonius seems to belong to an already established narrative tradition, closer perhaps to folklore than to the Hellenistic romances, a tradition which recounted the adventures of both parents and children when a family was separated, and which was interested in the reunion of all the members of the family, not just a pair of lovers or spouses. It is to this world of intergenerational relationships that *HA [Historia Apollonii]* belongs, rather than to the world of the self absorbed and selfish young lovers of Hellenistic romance. »[47] Nous ne développerons pas ici le problème des rapports avec le roman hellénistique. Retenons pour l'instant de cette citation l'opposition entre deux traditions narratives. Dans les deux cas, nous lisons l'histoire d'individus (et non de peuples), à qui sont imposées la séparation et l'errance méditerranéenne, avant qu'aient lieu des retrouvailles : tantôt les héros sont de jeunes amoureux, tantôt des couples mariés. Le premier cas concerne un ensemble de productions en grec, que la critique désigne couramment par le terme « roman », qu'il s'agisse de romans grecs antiques (comme *Chairéas et Callirhoé, Leucippé et Clitophon, Daphnis et Chloé, Les Éphésiaques* ou *Les Éthiopiques*) ou de récits médiévaux produits dans l'entourage des Comnènes au XIIe siècle (*Rhodanthe et Dosiclès, Hysmine et Hysminias, Drosilla et*

[45] Ed. J. Rychner, Paris, Champion, 1983, v. 38ss.
[46] Plusieurs manuscrits en donnent une version en latin. Voir P. Laurence, *Gérontius, La Vie Latine de Sainte Mélanie. Edition critique, traduction et commentaire*, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 2002.
[47] *Apollonius of Tyre : Medieval and Renaissance Themes and Variations, op. cit.*, p. 36.

Chariclès, les fragments de *Aristandros et Kallithea*)[48]. Le second est représenté par *Apollonyus* et de nombreux récits hagiographiques[49]. Si la distinction entre les deux types de récit est en partie (seulement) pertinente, il me semble qu'elle n'a pas pour corollaire l'indépendance des traditions. Cette production puise vraisemblablement dans un fonds commun et il a certainement existé des interférences entre ces modèles.

Les rapports entre le roman de l'époque des Comnènes et le roman français ne sont pas définitivement documentés, mais soulèvent une question passionnante[50]. que je n'aborderai pas ici, pour me centrer sur le roman grec antique. On considère généralement qu'il n'y a pas eu de filiation entre celui-ci et le roman occidental, comme le rappelle F. Gingras, en particulier du fait de l'ignorance assez généralisée du grec en Occident[51]. Pourtant on est incité à nuancer le propos à cause du rôle d'*Apollonyus de Tyr* (que F. Gingras ne prend pas en considération dans son étude des origines du roman) et d'un certain nombre de récits hagiographiques qui ont fortement influencé la production romanesque occidentale et remontent à des sources grecques, qui, en général par l'intermédiaire du latin, ont été transmises en Occident, sans oublier que des échanges intenses entre Byzance et l'Occident ont eu lieu, par exemple au moment des croisades ou à la faveur des pèlerinages en Terre Sainte[52].

S'il est assuré d'une part qu'à l'origine du genre romanesque *Le Roman de Thèbes* et l'*Apollonyus* racontent, à partir de modèles grecs et hellénistiques, des histoires où les incestes et les énigmes jouent un rôle essentiel, et d'autre part que l'hagiographie orientale (qui

[48] Voir Florence Meunier, *Le Roman byzantin du XIIe siècle. A la découverte d'un nouveau monde ?* Paris, Champion, 2007. On pourrait aller au-delà, du XIIIe au XVe siècle, avec les romans de chevalerie en vers de l'époque des Paléologues : voir le bilan ancien de M. I. Manoussagas « Les romans byzantins de chevalerie et l'état des études les concernant », dans *Revue des études byzantines*, t. 10, 1952, p. 70-83, ainsi que leur traduction dans R. Bouchet, *Les Romans de chevalerie du Moyen Âge grec,* Paris, Les Belles Lettres, La Roue à Livres, 2007. A nouveau il s'agit d'histoires d'amour provisoirement contrariées entre deux jeunes gens (*Callimaque et Chrysorrhoé, Beltrandros et Chrysantza, Libistros et Rhodamné, Phlorios et Platziaphlora*). Le rapport de ces textes avec la production française (parfois par l'intermédiaire de traductions) est clairement établi, en particulier pour ce qui est de *Phlorios et Platziaphlora* et *Floire et Blancheflor.*

[49] Pour l'hagiographie, la vie commence souvent après le mariage, comme en témoigne le cas, fondateur pour la littérature médiévale en langue vernaculaire, d'Alexis.

[50] L'étude qu'a menée E. Egedi-Kovacs sur le motif de la morte vivante explore cette piste (ainsi que celle du roman hellénistique) de façon convaincante : *La « Morte vivante » dans le récit français et occitan du Moyen Âge*, Budapest, Elte Eötvös Kiado, 2012, en particulier p. 47ss et p. 57ss. C'est à la suite de discussions fructueuses avec E. Egedi-Kovacs que l'idée de cet article m'est venue.

[51] « Cette forme relativement peu connue en dehors du monde byzantin est resté, même dans l'Empire d'Orient, assez marginale […]. Cette forme n'a eu qu'un rayonnement limité, essentiellement concentré dans l'espace linguistique hellénophone », *Le bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*, Paris, Champion, 2011, p. 34-35.

[52] Rappelons les études fondatrices de R. R. Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident*, Paris, Champion 1963, p. 349-365 et P. Gallais, *Genèse du roman occidental. Essais sur Tristan et Yseut et son modèle persan*, Paris, Sirac, 1974. Cependant si les échanges sont incontestés et la présence de

entretient des rapports avec le roman hellénistique et les évangiles apocryphes, comme en témoigne par exemple la vie de saint Mélanie quand on la compare à *Chairéas et Callirhoé*[53]), qui a donné lieu à des traductions latines, a transmis des schémas narratifs et des motifs au roman occidental, il semble bien qu'il y a eu transmission entre la production grecque et le monde roman et que les auteurs médiévaux en étaient conscients, ce qui, vu l'importance de la *translatio* dans les représentations, n'est pas étonnant.

L'errance aventureuse, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, avec ses séparations et ses retrouvailles, sert donc de moule commun à une riche production en grec, dont l'influence sur la littérature romane ne saurait être récusée d'emblée, qu'il s'agisse de jeunes amants qui finissent par se marier, en particulier dans les romans hellénistiques, ou de couples déjà mariés, dans l'hagiographie et *Apollonyus de Tyr*. Ces deux configurations n'ont pas eu le même devenir dans le moyen âge français : l'hagiographie occidentale conserve les tribulations d'un couple marié, le roman préfère les jeunes amours. La réticence du roman à s'intéresser à un couple marié a pour conséquence que *Floire et Blancheflor*, qui pourtant emprunte à *Apollonyus de Tyr*[54], raconte plutôt de jeunes amours, celle d'un couple sans enfants. De même la vie de saint Eustache, qui appartient à la même configuration qu'*Apollonyus*, est un intertexte bien identifiable dans des textes comme *Floire et Blancheflor* ou *Guillaume de Palerne*[55], qui racontent les aventures de jeunes amoureux et non, comme leur modèle, les tribulations d'un couple marié. Le « roman idyllique », avec ses jeunes amants, constitue un horizon d'attente assez bien déterminé dans le champ romanesque médiéval[56], alors que l'autre schéma n'a rien produit d'équivalent. Les histoires de famille

---

motifs orientaux dans la littérature occidentale avérée, le départ entre sources orales et écrites reste vague et l'on parle plus volontiers d'influence que d'intertextualité.

[53] Voir P. Laurence, C. Hunzinger et D. Kasprzyk, « Gérontios et la *Vie de sainte Mélanie* : hagiographie et roman », dans *Les Personnages du roman grec. Actes du colloque de Tours, 18-20 novembre 1999*, Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série littéraire et philosophique, 2001, p. 309-327 et *The life of Melania the Younger,* New York Toronto, Edwin Mellen Press, 1984, en particulier dans l'introduction « The Life of Melania The Younger and the Hellenistic Romance. A genre exploration », p. 153-170.

[54] M. Vuagnoux-Uhlig, *Le couple en herbe: Galeran de Bretagne et L'Escoufle à la lumière du roman idyllique médiéval*, Genève, Droz, 2009, p. 58.

[55] Sur ce texte, voir l'éd. A. Micha, Genève, Droz, 1990 et mon étude dans *Guillaume de Palerne,* traduit et présenté par C. Ferlampin-Acher, Paris, Garnier, 2012. L'enlèvement du héros par le loup, son éducation par des parents modestes, la fuite de la cour de Rome sous des déguisements animaux, alors que le père, veuf, veut contraindre sa fille au mariage (on aurait là une version édulcorée de Peau d'Ane, transposant l'inceste en mariage forcé), les traversées (de fleuves et de mer) sont certes des éléments assez banals, mais leur *conjointure* me semble indiquer une influence de la légende de saint Eustache, d'autant qu'on trouve dans *Guillaume de Palerne* un cerf portant sur la tête l'image d'un enfant.

[56] Voir l'étude fondatrice de M. Lot-Borodine, *Le roman idyllique au Moyen Âge*, Paris, Picard, 1913, réimpr. Genève, Slatkine, 1972, ainsi que les volumes collectifs récents : *Le récit idyllique. Aux sources du roman moderne*, textes réunis par J.-J. Vincensini et Cl. Galderisi, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 7-26, *Le roman idyllique à la fin du Moyen Âge*, dir. M. Szkilnik, *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, t. XX, 2010 et M. Vuagnoux-Uhlig, *Le couple en herbe, op. cit.*

éclatées puis réunies sont peu fréquentes dans la tradition romanesque française, en dehors des versions d'*Apollonyus* : *Guillaume d'Angleterre* constituerait une exception notable. Ce récit, qui conserve, hors du champ purement hagiographique, les tribulations d'un couple marié et de ses enfants, surprend aussi, car contrairement à *Floire et Blancheflor,* il gomme le cadre byzantin et tout exotisme oriental. *Guillaume d'Angleterre* s'afficherait-il ostensiblement comme anti-roman byzantin ?

III. Un anti-roman byzantin ?

Guillaume d'Angleterre d'une part se tient à l'écart du moule romanesque attendu (les jeunes amours) et refuse, ainsi, de répondre au même horizon d'attente que *Floire et Blancheflor,* voire *Pyrame et Tisbé,* et d'autre part il reprend et surtout détourne ostensiblement ses sources, ces récits bien connus de ses lecteurs que sont *Apollonyus de Tyr* et la vie de saint Eustache. S'il reprend un schéma narratif et des motifs empruntés à ces traditions (la légende d'*Apollonyus* et celle d'Eustache) qui étaient senties comme grecques (ne serait-ce que par leur cadre, et ce, même si elles étaient transmises par des sources latines), *Guillaume d'Angleterre* confine son récit en Angleterre et en Ecosse. La géographie est exclusivement *bretonne*. Si, comme dans *Apollonyus* ou *Saint Eustache,* on circule beaucoup dans *Guillaume d'Angleterre* et si la mer et ses marins jouent un rôle important, il n'est point question de la Méditerranée et l'on ne se lance pas dans de longues traversées : on fait plutôt du cabotage de port à port dans la Manche. L'on sillonne l'île d'Est en Ouest, du Nord au Sud, et l'Ecosse, du Nord au Sud (Caithness, Galvaide) est un pôle important. La côte n'est cependant pas le point de départ d'aventures, c'est une limite à laquelle semblent se cogner les héros, qui finalement ne quittent jamais leur île. Le roman est confiné et insulaire.

Cette substitution de l'immense et méditerranéen monde grec à l'Angleterre est à rapprocher du refus de l'auteur d'assumer la *translatio*. Le prologue et l'épilogue ne mentionnent ni traduction, ni source latine ou grecque. Le prologue renvoie à des chroniques d'Angleterre (v. 15) et l'épilogue à un *conte* transmis par *Rogier li Cointes* (v. 3223). Le roman cache ses sources exotiques et se veut local.

Cette transposition géographique pourrait répondre à un souci réaliste, que corroboreraient les nombreux effets de réel associés par exemple à la représentation des marchands ou des marins : on rapprocherait alors *Guillaume de Palerne* des romans « gothiques » tels que les définit L. Louison[57]. Il est possible que le déclassement héroïque,

[57] *De Jean Renart à Jean Maillart. Les romans de style gothique*, Paris, Champion, 2004.

imposé par les récits de la mouvance d' *Apollonyus de Tyr*, en particulier hagiographiques, ait contribué à l'émergence d'un certain réalisme social et économique.

Le repli de notre texte sur la Grande-Bretagne pourrait aussi s'expliquer par sa dimension lignagère. E. A. Francis a présenté l'hypothèse que *Guillaume d'Angleterre* était un roman lignager, « an ancestral romance ». Il existe en effet un corpus de textes du XIIe siècle, souvent influencés par l'hagiographie et écrits à la gloire d'une famille (comme *Waldef* ou *Gui de Warewic,* qui s'inspireraient eux aussi de la vie de saint Eustache[58]). Selon E. Francis et M. D. Legge, *Guillaume d'Angleterre* aurait été composé à la gloire des Lovel[59]. Cette interprétation a été contestée de façon assez convaincante par A. Holden[60]. De fait, il me semble que *Guillaume d'Angleterre* n'est pas un roman lignager : son écriture est caractérisée par des écarts, que l'on peut qualifier de parodiques (si l'on se réfère à l'étymologie du terme « parodie »), qui ne sont pas compatibles avec le sérieux imposé par la célébration d'une famille.

Sans qu'il soit possible de revenir ici sur les problèmes liés à la définition et à l'évaluation de la parodie dans les textes médiévaux[61], la reprise que propose *Guillaume d'Angleterre* à la fois d'*Apollonyus* et de la légende de saint Eustache est marquée par des écarts, des décalages, qui n'empêchent pas l'identification du modèle, mais qui décontextualisent celui-ci, le dépaysent, créant une surprise, l'un des moyens les plus frappants étant la transposition en Angleterre et le gommage du cadre oriental.

Comme nous l'avons vu, l'énigme concernant l'inceste d'*Apollonyus* est reprise dans la scène où la mère, affamée, veut manger la chair de ses enfants[62]. L'anthropophagie, qui était image pour dire la vérité scandaleuse de l'inceste dans le modèle, est prise littéralement sans que le texte explicite jamais la relation coupable: dans *Guillaume d'Angleterre* paradoxalement ce n'est pas la métaphore qui permet d'atténuer et de cacher l'illicite, mais la parole crue. L'ensemble du roman est construit sur les fautes sexuelles des parents[63] : *Guillaume de Palerne* comme *Apollonyus* est un récit de l'errance provoquée par une (au moins) faute sexuelle, mais celle-ci n'est jamais montrée au grand jour, elle est suggérée par

[58] Voir *Le Moyen Âge. Dictionnaire des Lettres Françaises. Le Moyen Âge*, sous la dir. de G. Hasenohr et M. Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 586-587 et 1499-1500.
[59] E. A. Francis, « *Guillaume d'Angleterre* », dans *Studies in French Language, Literature and History presented to Graham Ritchie,* Cambridge University Press, 1949, p. 63-76 et M. D. Legge, « The dedication of *Guillaume d'Angleterre* », dans *Medieval Miscellany Presented to Eugene Vinaver*, éd. F. Whitehead, A. H. Diverrès et F. E. Sutcliffe, Manchester, Manchester University Press; New York, Barnes and Noble, 1965, p. 196-205.
[60] « La géographie de *Guillaume d'Angleterre* », dans *Romania,* t. 107, 1986, p. 124-129.
[61] Je renvoie, pour une bibliographie et une problématisation, à mon article « *Guillaume de Palerne*: une parodie? », dans *Cahiers de recherches médiévales*, t.15, 2008, p. 59-72.
[62] Voir mon art. cit., « Croquer le marmot… ».
[63] Voir mon introduction à l'éd. cit., p. 24ss.

l'anthropophagie et le cor. Le dénouement heureux, hérité d'*Apollonyus* et des récits hagiographiques où l'inceste (même lorsqu'il est accompli) n'empêche pas la sainteté, contredit les traditionnelles lectures œdipiennes : dans *Guillaume* la mère ne couche finalement pas avec ses fils (même si le risque existe avant la scène de reconnaissance), les fils ne mettent pas leur père à mort et ne s'entre-tuent pas pour le trône (même si la situation y poussait). La monstruosité de la fringale maternelle dénonce à la fois violemment et explicitement la tentation incestueuse à ceux qui ont reconnu l'intertexte : jamais cependant, contrairement à *Apollonyus*, le cas ne sera explicité. L'insularisation du récit n'est-elle pas à mettre en relation avec ce silence qui est préservé malgré la scène qui, sous couvert d'anthropophagie, clame, tonitruante, le désir incestueux ? Dans *Apollonyus* la tentation d'Antiochus est déjouée par une véritable errance, qui a son tour provoque le risque d'inceste entre le père et la fille qui ne sont pas reconnus, risque que déjoue le retour au point de départ. Dans *Guillaume* au contraire l'errance, qui ne prend jamais la mer pour de lointaines traversées, replie l'histoire sur elle-même : jamais la pulsion incestueuse ne sera vraiment dite, elle sera tout au plus contournée. L'insularité, immobile finalement, qui se substitue au cadre byzantin est le signe de l'écart avec *Apollonyus* : l'inceste proclamée par l'anthropophagie dans la source n'est jamais dit, expliqué ; il reste au contraire replié dans le tabou et la culpabilité, dans son île.

Le modèle hagiographique est lui aussi détourné[64]. Le point le plus évident est le destin de la famille royale après les reconnaissances : point de martyres comme dans l'hagiographie, mais un retour confortable à la vie antérieure. D'autre part, certains motifs sont déplacés et laïcisés : le cerf christique n'intervient plus providentiellement au début du récit, et ne se retrouve, tout au plus, que dans le jeune daim tué par Lovel (v. 1744-ss) et dans le cerf seize cors que poursuit Guillaume avant de retrouver ses enfants (v. 2586-ss)[65]. Quant au jeune garçon qui vend le cor au roi pour partir en pèlerinage, il semble bien qu'il ne réalise pas ce projet : il s'installe confortablement à la cour de Guillaume, comme chambellan et paraît oublier ses projets[66]. Les tribulations du roi et de sa famille sont bien réelles, mais le romancier a quelque peu épargné ses héros : Gratiene se retrouve reine, et non simple hôtesse ; les deux fils sont élevés par des marchands aisés et non des paysans ; Guillaume lui-même échappe au travail des champs. Finalement, c'est avec un roi affermi dans son pouvoir,

[64] Je reprends là des éléments de mon introduction cit., p. 15ss.
[65] Il est logique que des deux fils ce soit celui qui porte le nom du loup prédateur, Lovel, qui chasse le daim. Par ailleurs, au père revient le cerf mâle, et aux enfants, un jeune animal, moins noble.
[66] Il est logique que le jeune homme qui a su trouver le cor dans la chambre, sous le lit, là où on ne l'attendait guère, soit finalement préposé au service de la chambre de son seigneur.

qui a retrouvé toutes ses richesses, que se termine le récit. Par ailleurs, à la suite d'Anne Berthelot, on remarque une certaine réticence du chapelain à interpréter le message divin, pourtant clair[67], réticence qui rend nécessaire deux confirmations et la triplication de la manifestation divine (v. 76-ss) : Dieu n'a rien d'évident et les pénitents se font tirer l'oreille. Le lecteur qui reconnaît le modèle d'Eustache ne peut qu'être frappé par ces écarts, qui vident l'errance du saint de son sens et de son intensité. L'expiation dans l'hagiographie passe par l'errance, l'espace, l'éloignement ; elle a quelque chose du pèlerinage. Dans *Guillaume*, si l'on bouge, on ne quitte pas l'Angleterre ; la Terre Sainte est loin ; l'on ne s'amende peut-être guère et tout rentre dans l'ordre (et surtout pas dans les ordres).

Guillaume de Palerne tient donc à l'écart ses modèles « grecs » : l'indice le plus voyant en est le confinement insulaire. Il semble qu'il a existé au XIIe siècle, comme en témoignent *Cligès* ou *Floire et Blancheflor*, voire une version en vers d'*Apollonyus*, un ensemble de récits qui avaient en commun un cadre grec, byzantin, et une trame aventureuse. Il est par ailleurs vraisemblable que le modèle d'*Apollonyus* était suffisamment connu et familier pour qu'un lecteur soit surpris d'en retrouver des éléments dans un cadre géographique très occidental, n'ayant rien à voir avec l' « Orient » d'Apollonyus ou des vies de saints qui sillonnent la Méditerranée, en particulier dans sa partie est. De Byzance à Bristol la délocalisation devait être sentie comme un écart dans *Guillaume d'Angleterre* qui, par conséquent, se posait ainsi peut-être ostensiblement comme un détournement d'un modèle « byzantin ». Pourquoi une telle désorientation ? Peut-être parce que le roman, ne serait-ce que linguistiquement, s'impose comme genre occidental, et que le succès de ce genre, prédateur, tend à s'établir contre d'autres genres, qui se trouvent assimilés. Cet effacement de l'Orient dans l'image que le roman occidental se construit, qui se voit plus héritier de Rome que de son empire, aura d'ailleurs peut-être indirectement des conséquences : c'est peut-être de là que vient la sous-évaluation dans l'histoire du roman médiéval de l'influence grecque (même médiatisée par le latin).

Si l'on considère généralement que *Guillaume de Palerne* reprend la légende de saint Eustache, et qu'à ce titre, indirectement, il a des points communs avec *Apollonyus de Tyr*, il me semble qu'il faut d'une part réévaluer l'apport d'*Apollonyus*, qui est direct, et d'autre part ajouter aux prototypes hagiographiques saint Clément, en tenant compte du fait qu'il existe un ensemble de traits récurrents dans l'hagiographie d'origine orientale, ce qui fait que pour le lecteur médiéval l'histoire de Guillaume et sa famille peut évoquer plusieurs saints et plus

[67] Ed. cit., p. 1412.

généralement non un texte précis, mais un ensemble légendaire. *Guillaume d'Angleterre* doit donc beaucoup à Byzance, à un récit hellénistique comme *Apollonyus* (si l'on admet l'idée d'une source grecque perdue) et à l'hagiographie orientale[68] : il paraît important de ne pas sous-évaluer, dans l'histoire du roman occidental, la part de ces deux sources. Apollonyus avait tout pour devenir un héros romanesque : à preuve cette variante de *Guillaume de Dole* où l'on hésite entre Alexandre et Apollonyus[69]. Ce qui a peut-être entravé la carrière d'*Apollonyus*, c'est qu'il racontait non les jeunes amours enfantines, mais les tribulations d'un couple marié. S'il peut être plaisant d'avoir l'assurance avec Apollonyus qu'il y a une vie après le mariage et les enfants, la littérature courtoise, dans sa célébration de la jeunesse, a préféré la veine byzantine idyllique et ses jeunes amours troublées. Il n'empêche : si la redécouverte des *Éthiopiques* au XVIe siècle coïncide avec le rejet par les Humanistes des romans médiévaux, c'est peut-être parce qu'ils ignoraient à quel point les auteurs du Moyen Age avaient été nourris de cette littérature, par l'intermédiaire du latin. Si je paraphrase un titre de M. Zink, avec « *Apollonyus de Tyr* le monde grec [est] aux sources du roman français »[70]. *Guillaume d'Angleterre* en est une preuve paradoxale. C'est parce que l'arrière-plan oriental est familier à ses lecteurs qu'ils ont pu apprécier le choix, étonnant, d'un cadre *breton* et d'un héros, Guillaume, Eustache dépaysé en Angleterre. Cet écart témoignerait alors d'un projet : masquer, étouffer les gènes orientaux du roman en même temps que l'inceste associé à un univers grec en expansion dans toute la Méditerranée. Ainsi se diraient à la fois la fascination et le rejet de cet ailleurs, à la fois proche et dérangeant. *Guillaume d'Angleterre* était peut-être reçu comme un anti-roman byzantin[71]. La dimension byzantine de ses sources, transparentes pour le lecteur médiéval, était selon moi tellement évidente que le dépaysement de l'histoire en Angleterre fonctionnait comme un écart immédiatement perceptible, témoignant à la fois de la familiarité avec les modèles, de leur succès, mais aussi de la gêne provoquée par l'inceste, lourd héritage, contourné au pris d'une stratégie de détournement « parodique » et de masquage. Dans cette perspective il est tentant de comparer *Guillaume d'Angleterre* et *Cligès* qui met en scène un glissement du monde grec vers la *Bretagne*. Si la critique continue à s'interroger sur l'attribution de *Guillaume d'Angleterre* à Chrétien de Troyes[72], on constate que *Cligès* et *Guillaume d'Angleterre* adoptent des stratégies

[68] L'hagiographie a joué un rôle essentiel dans les transferts entre Orient et Occident, comme le montre par exemple la légende de Barlaam et Josaphat.
[69] Voir R. Lejeune-Dehousse, *L'œuvre de Jean Renart,* Liège Paris, Droz, 1935, p. 141 note 1.
[70] Art. cit. note 4.
[71] Sur le roman se constituant systématiquement comme anti-roman, voir U. Dionne et F. Gingras, *De l'usage des vieux romans, Etudes Françaises*, t. 42, 2006, p. 5-12.
[72] Voir mon introduction cit., p. 11ss.

complètement différentes : le premier met en œuvre une *translatio* et fait progresser son histoire et ses héros de Byzance à l'Angleterre, posant le roman arthurien comme accomplissement du récit byzantin (qu'il finit par annuler), alors que le second joue de la superposition et efface d'emblée toute référence explicite à l'Orient.